

Prologue

JOUR DE DEUIL

Ma liste de choses à faire s'allonge :

- Couper mes ongles,
- Aller chez le coiffeur,
- Enterrer le corps.

La Côte-Saint-André puis Sardieu, 2 mars 2009.

Le vent emporte une ultime feuille morte qui virevolte dans les airs, frôle une borne d'incendie, danse sur un banc public, puis frappe le cercueil qui gît sur le parvis de l'église Sainte-Camille. Alors que nous patientons tout autour silencieusement, le prêtre nous invite à entrer avec lui dans « la maison de Dieu » lorsque quatre membres des pompes funèbres s'emparent alors des poignées chromées du caisson mortuaire, d'abord tenu à bout de bras, puis hissé sur les

épaules. Tout le monde suit lentement le cortège funéraire, sauf la feuille qui s'envole et reprend de nouveau sa course.

Nous restons à l'écart pour ne pas perturber l'intimité familiale à l'instant où il faut dire adieu. Au sortir des funérailles, nous sommes là, tous les six, figés comme des stalagmites dont les habits noirs et austères contrastent avec la couleur blanche du manteau neigeux.

Comme convenu, nous nous retrouvons chez Sarah où notre amie Solène, qui n'a pas voulu assister à l'enterrement, nous rejoint. Je me demande si les parents de mon amie réaliseront un jour à quel point nous avons investi les lieux durant notre adolescence. Datant du XVIII^e siècle, leur maison revendique un style dauphinois. Les murs en pisé luttent ardemment contre la déperdition de chaleur tandis que nous profitons pleinement du feu de cheminée crépitant dans l'âtre. Du feu incandescent et vif, nous n'avons de cesse de nous rapprocher alors même que la rougeur de nos joues et l'odeur imprégnée de nos vestes témoignent de notre promiscuité suffisante. J'aimerais tant que nous soyons réunis pour organiser une fête ou planifier un voyage. Ce n'est pas le cas.

Six mois plus tôt

Chapitre I

LE JOUR DE LA RENTRÉE

**Gillonay puis La Côte-Saint-André,
jeudi 4 septembre 2008.**

Premier jour au lycée. J'ai l'estomac noué. Je n'ai presque pas fermé l'œil de la nuit mais je suis trop jeune pour avoir des cernes – personne n'en saura jamais rien. De quatre ans mon aînée, ma sœur est prête avant moi et m'attend dans le vestibule. Sarcastique, elle me fait observer que la gent féminine est toujours plus efficace. Je fais mine d'ignorer sa remarque, endosse mon sac et lui emboîte le pas. Nous marchons vers la place de la mairie où un bus emmène chaque matin les étudiants d'une cité scolaire – lycée pour certains et école supérieure pour d'autres. Dans mon imagination, l'autocar est un tapis volant grâce auquel je vais commencer trois années magiques de ma vie.

Le temps de trajet entre Gillonnay et La Côte-Saint-André est court – cinq minutes seulement. Il ne fallait guère plus de temps car mon transit intestinal est perturbé... À la descente, ma sœur m’embrasse tendrement sur la joue et me souhaite une bonne rentrée dans ce lycée qui fut le sien jusqu’au mois de mai dernier avant de disparaître dans le flot incessant d’étudiants en provenance de villages alentour.

Plus j’approche du bahut, moins il y a de monde. J’apprends alors que seuls les élèves de seconde sont présents aujourd’hui, ce qui calme légèrement mes gargouillis. Un attroupement se forme à l’endroit où les listes de classes sont dévoilées.

Regardant la même affiche que moi, je suppose que le garçon sur ma droite est condamné à partager une année en ma compagnie. Lui, c’est Clément Julien Fayolle et j’ignore à ce moment-là que je viens de rencontrer mon acolyte favori – celui qui ne m’abandonnera jamais. Clément n’est pas très grand. Il a le teint hâlé et les yeux marron. Ses cils, denses et naturellement courbés, lui donnent un regard de velours. Ses cheveux châtain sont aussi épais que du fil de pêche au point qu’ils ne plieraient pas avec un espadon au bout de la canne ! Si quelqu’un ne rit pas à l’une de ses blagues, il préfère penser que sa boutade a été incomprise plutôt que dénuée de sens comique. Clément est le cadet de cinq sœurs et sa conception

fut rendue scientifiquement possible par le docteur Robert Edwards – pionnier de la fécondation in vitro. La photo prise à ses cinq ans sur la terrasse de la maison familiale, vêtu d'un tee-shirt de la Coupe du monde de football 1998, est sa plus grande fierté. Il est loyal, fidèle, à l'écoute. Clément a calculé que, s'il facturait cinq euros à chaque fois qu'il jouait au psychologue avec ses amis, il serait rapidement à l'abri du besoin et pourrait arrêter l'école.

Clément Julien Fayolle aime passer du temps avec son grand-père, adore qu'on le complimente sur sa manière d'allumer un barbecue et se délecte des essences de monoï sur la peau d'une femme.

Clément Fayolle n'aime pas oublier d'arroser ses plantes et abhorre découvrir, dans le fond d'un tiroir, une chaussette célibataire. Surtout, il déteste trouver une crudité dans son sandwich lorsqu'il a insisté pour ne pas en avoir.

Sur ma gauche, j'entraperçois celle qui sera ma deuxième condamnée pour une année à mes côtés. Elle, c'est Mélissandre Johanne Dechelle. Elle est mince et mesure cent cinquante-huit centimètres quand elle chausse ses plus hauts talons, un petit bout de femme d'une grande bonté. Elle est aussi pétillante qu'un soda qu'on aurait secoué avant d'ouvrir. Son carré plongeant offre à son visage une maturité que beaucoup de jeunes filles envient. Mes propos seraient

toutefois dolosifs si je ne précisais pas que Mélissandre parle énormément, pour ne pas dire trop, fait de longues phrases pour répondre à de simples questions. Il est de notoriété publique qu'il faut du temps si l'on engage la conversation avec elle. Par son bavardage incessant, même Cousteau serait rentré bredouille de la pêche.

Mélissandre Johanne Dechelle aime jouer du piano. Elle apprécie que l'on complimente son chat dès le seuil de la porte et adore les potins.

Mélissandre Dechelle n'aime pas la lumière du jour avant que son réveil ait sonné, ni tirer la dernière feuille d'un rouleau de papier toilette. Enfin, elle déteste qu'on l'appelle par son entier prénom « Mélissandre », préférant son diminutif « Méli ». Au grand dam de celle-ci, nous l'appellerons toujours « Sandre ».

Pendant que chacun recherche son nom de famille parmi les neufs listes d'élèves, j'entrevois un agent polyvalent dégarni qui se fraie un chemin jusqu'aux grilles de l'établissement où il saisit un trousseau de clés digne d'un valet versaillais avant d'en choisir une sans hésitation. Il s'agit d'une longue et fine clé en cuivre en tous points similaires aux autres. Celle-ci délivre l'armature d'une lourde chaîne qui en empêchait le mouvement. Un grincement métallique accompagne l'ouverture des portes : on aime le charme de l'ancien ou l'on n'aime pas, en l'occurrence, peu importe, on ne nous a pas consultés.